

Chapitre 1
Cohabitation

Tout commença par un verre qui n'était pas propre.

L'objet présentait des traces de salissure sur un côté. Le barman les considéra d'un œil éteint. Habituellement, cette observation, aussi insignifiante soit-elle, aurait pu donner lieu à une réflexion intense sur les lois qui régissent l'univers. Et notamment sur les petites contrariétés qui ne manquent jamais de transformer une journée en véritable chemin de croix. Mais la chaleur en cet après-midi annihilait toute velléité d'effort, physique autant que mental. Il cracha dans le verre et, avec le torchon qu'il portait plié sur l'épaule, débarrassa la surface polie de ses petites impuretés. Puis il lâcha un rot, comme pour ponctuer sa prestation du signe adéquat. Nous étions en 1870, à Burbon Scale dans le Nevada, et les manières

raffinées n'avaient visiblement pas encore atteint cette région reculée de l'Ouest sauvage.

Toutes les fenêtres du saloon étaient fermées. La façade de l'établissement était dans un état de délabrement avancé, les quelques volets restants avaient été tirés pour essayer de préserver un peu de fraîcheur dans la grande salle. Peine perdue, des salves de vent brûlant s'infiltraient par la porte principale, figeant chaque client – en tout et pour tout deux hommes attablés au centre de la pièce – dans l'immobilité moite de leur transpiration. La seule personne à s'activer dans le saloon était une femme accroupie qui nettoyait le plancher à l'aide d'une brosse. Ses uniques instants de répit se résumaient aux moments où elle trempait son ustensile dans le seau d'eau savonneuse placé à côté d'elle.

Le barman inspecta les derniers verres avant de les ranger à leur place. Puis il se replongea dans son activité favorite : la contemplation du grand lustre – le seul objet dans la pièce capable de lui faire oublier son quotidien dans ce lieu qu'il appelait lui-même le fin fond du néant, situé au croisement exact d'une voie qui ne menait nulle part et d'un chemin qui venait du vide.

Bon sang, qu'il l'aimait, ce lustre ! Il l'avait com-

mandé sur catalogue à un marchand ambulant égaré. Et un an plus tard, il avait été livré par chariot, conduit par deux taiseux au teint buriné. Durant toute l'installation, ses yeux avaient pétillé d'une joie contenue. La beauté de l'ornement dépassait toutes ses attentes. Et il était aujourd'hui le seul à se réjouir lorsqu'une brise s'engouffrait par la porte principale. C'est dans ces instants que la pureté du cristal s'exprimait dans toute sa subtilité. La lumière s'y reflétait en formant une constellation aux scintillements multiples, projetant sporadiquement dans la pièce une mosaïque chromatique extraordinaire. Mais peu étaient à même de saisir une telle beauté.

Et certainement pas les deux cow-boys installés au centre de la pièce. Le barman les observa du coin de l'œil. Il connaissait ce genre d'individus, un regard trop insistant aurait pu être interprété comme une provocation. Ces deux-là étaient des taches de crasse sur le rebord d'un verre censé être propre. Le barman décida de limiter sa réflexion philosophique quotidienne à cette observation.

À un moment, l'un des deux hommes leva l'index, dans une économie de mouvement contrôlée ; la bouteille posée sur leur table était presque vide. Le barman cligna des yeux avec lassitude en guise de

réponse. Puis il poussa un soupir de mécontentement, se redressa et grimaça lorsque sa chemise trempée entra en contact avec son dos. Dans un grognement, il disparut dans la réserve d'un pas lourd. À son retour, et probablement pour célébrer l'arrivée de cette nouvelle bouteille, les deux cow-boys se sentirent l'obligation de se présenter.

– Moi, c'est Jim, dit le premier. Et mon copain, c'est…

– … Jim aussi, compléta l'acolyte.

Et ils partirent tous deux d'un rire gras. Celui du premier se transforma peu à peu en une quinte de toux catarrheuse. Il se donna un vigoureux coup de poing sur la poitrine pour libérer ses bronches et dit :

– Eh ouais, on s'appelle tous les deux pareil. C'est fou, non ? Mais le plus dingue, c'est que moi, c'est Jim Bronson, et mon copain, c'est Jim Gronson.

Il se tapa sur la cuisse en riant de plus belle.

– Pour nous différencier, il n'y a qu'une… qu'une… ?

– Une consonne, dit le barman.

– Ouais, c'est ça, une console.

Les deux hommes avaient beaucoup bu. Le barman fit un rapide calcul dans sa tête, ils en étaient à

leur troisième bouteille. Le whisky était bon marché et dépassait allègrement les soixante degrés, le genre de boisson qui peut rendre aveugle. Et méchant. L'homme au torchon sur l'épaule ne tenait pas à s'éterniser avec ces deux lascars. Il posa la bouteille sur la table et s'éloigna sans un mot. Il reprit place derrière son comptoir, à contempler son précieux lustre. Une différence notable le contraria alors : l'alcool aidant, les deux Jim parlaient plus fort. À présent, le barman ne perdait plus une miette de leur conversation.

– Moi, ce qui me dégoûte le plus chez les macaques, c'est leur odeur, articula Jim Bronson.

Il était d'un naturel assez rustique et possédait un vocabulaire plutôt restreint ; aussi s'exprima-t-il avec une efficacité brutale pour partager son point de vue – les *macaques* en question étant un terme générique qui englobait les populations de couleur, noires, jaunes, brunes et bien entendu rouges.

La phrase flotta dans l'atmosphère du saloon. Jim Bronson étira ses jambes sous la table, passa ses mains derrière sa tête et fit claquer sa langue sur son palais, tel un signe de ponctuation. Son compagnon émit un grognement approbateur. Mais pouvait-il en être